

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 33

Artikel: A la campagne
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189916>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bref, le menu était convenable, les vins excellents. C'en était assez pour mettre tout le monde en gaité. — La cantine, avec ses 6000 convives et ses hautes galeries où se pressaient encore une foule énorme dominant cette scène immense, offrait un spectacle d'une imposante grandeur, et dont on gardera longtemps le souvenir.

Chut!... La parole est donnée à M. Numa Droz, pour le toast à la patrie. Des centaines de personnes se précipitent du côté de la tribune; on se pousse, on cause; impossible de comprendre quoi que ce soit. — Il en fut ainsi de tous les orateurs qui suivirent.

Que de phrases bien arrondies, bien ponctuées, que d'attitudes classiques, que de gestes arrondis, que d'intonations soigneusement étudiées, que d'effets oratoires dépensés en pure perte dans ce brouaha!...

De temps en temps, un éclat de voix, un membre de phrase arrivaient à l'oreille.

Voici à peu près ce qu'on entendait:

A la tribune: — grande fête nationale...

Autour de soi: — Passe-moi les haricots.

A la tribune: — indépendance conquise par nos efforts...

A la table voisine: — Donne-moi donc ton tire-bouchon.

A la tribune: — et cimentons les liens d'amitié, de concorde...

Derrière soi: — Es-tu là, vieux de la vieille?...

A la tribune: — travaillons à l'œuvre féconde de la paix...

Un convive irrité: — Si cet imbécile continue à me donner du coude dans le dos, je lui flanque...

A la tribune: — cette confiance réciproque, ce mutuel appui...

Au bout de la table: — Garçon, vous m'avez rendu un franc du pape, tenez, glissez-le à d'autres, s'il vous plaît... Vous savez..., faut pas me la faire à l'oseille.

Et nous ne devons point nous étonner de cet état de chose qui est très naturel. Le convive n'entendant absolument rien de ce qui se dit à la tribune, ne pouvant suivre aucune des idées développées par les orateurs, finit par ne plus s'en inquiéter que pour battre des mains comme tout le monde et crier bravo, à la fin de chaque discours. « Nous les lirons demain à la tasse, en fumant un bout de Grandson, dit-il, ça vaudra mieux. »

Vous verrez qu'on en arrivera forcément à un autre système, dans un temps très prochain peut-être. Les discours seront tout simplement imprimés à l'avance et distribués pendant le banquet. L'orateur n'aura alors qu'à se présenter à la tribune dans sa pose la plus flatteuse, à boire une bonne gorgée à la coupe et à redescendre. On évitera ainsi des gestes fatigants, des efforts de mémoire et des extinctions de voix parfaitement inutiles.

Mais, en somme, à côté de ces petits désagréments, inévitables en pareilles circonstances, beaucoup de choses bonnes et belles, animation indescrip-

tible, gaité, fraternité partout, grande fête en un mot.

Le bon vin et le soleil aidant, plusieurs en sont revenus un peu fatigués. On nous cite quelques Lausannois rentrant par le dernier train et si profondément endormis, qu'ils ne se sont point aperçus de leur arrivée en gare à Lausanne et ont continué tout tranquillement sur Fribourg, où l'un d'eux se réveillant brusquement et se frottant les yeux, demanda: « Est-ce Renens?... »

O jour officiel!...

L. M.

A la campagne.

Dès le retour de la saison chaude, le Lausannois se sent calfeutré, étouffé dans ses rues étroites. Il a la nostalgie du grand air; il lui faut l'ombre des forêts, la vue des coteaux verdoyants, des riants paysages; aussi le voit-on partir chaque dimanche, en famille, chargé de provisions, pour le pique-nique champêtre. Les sacs, les paniers sont lourds, la chaleur est accablante, la poussière du chemin dessèche le gosier; on tire la langue, on transpire, on s'éponge, on boit à toutes les sources, on se fatigue parfois horriblement, n'importe, on va à la campagne!....

Le soir, harassé, moulu, fourbu, on s'écrie quand même: « Comme ça repose! comme ça fortifie! »

Puis l'on s'empresse de mettre tremper dans le grand vase de porcelaine dorée l'énorme bouquet cueilli par maman, aux bords des prés, véritable gerbe de marguerites, de boutons d'or, de bluets, sans oublier certaine graminée dite vulgairement « cœur tremblant. »

Telles sont les parties de campagne du pauvre monde, du petit industriel, du petit commerce; de cette campagne dont il admire les agréments sous l'œil du garde-champêtre, sans pouvoir y toucher.

A côté de cela, il y a le séjour de campagne pour la bourgeoisie, le Lausannois aisé, qui loue pour la belle saison un joli appartement dans quelque riant cottage. Le propriétaire de celui-ci s'est préparé depuis longtemps à recevoir ses hôtes, auxquels il ne parle qu'à la troisième personne, ce qui leur chateouille agréablement l'oreille: « Est-ce que madame voudrait peut-être une chaise plus basse?... Est-ce que monsieur prendrait un verre de vin?... »

D'autres, moins favorisés de la fortune, ne peuvent pas s'installer à la campagne d'une manière aussi confortable. Le rêve de leur vie, cependant, a été d'y posséder deux ou trois perches de terrain pour y passer le dimanche. A force d'économies, et en travaillant eux-mêmes avec le maçon et le charpentier, ils s'y sont construit à grand'peine une petite maisonnette, où cinq ou six personnes peuvent s'asseoir, à la condition de ne pas croiser ni étendre les jambes; où l'on peut fumer sa pipe si le tuyau n'en est pas trop long.

C'est exigu, c'est vrai, mais c'est à la campagne; et puis comme c'est agréable de pouvoir dire le salut au voisin, au petit client: « Ah! quelle chaleur insupportable! que je me réjouis d'aller passer la journée de demain dans ma villa! »

Il y a généralement, dans ces villas, une chemi-

née, une marmite, une poêle, une cafetièrre et autres ustensiles de ménage, dont on n'oserait pas se servir en ville ; trois ou quatre chaises boîteuses, un banc de bois qui penche, un jardin grand comme un mouchoir de poche, où l'on peut lire la *Feuille d'Avis* à l'ombre des poteaux d'une escarpolette dressée à l'intention des gamins.

Peu d'ombrages, de l'eau fraîche à vingt minutes de distance, pas un fauteuil pour faire un somme, pas le plus mauvais grabat pour s'étendre un instant... Notez que c'est ce qu'il faut ; si l'on y était dans ses meubles, si l'on y avait tout sous la main, le charme serait rompu ; ça n'aurait plus le cachet de la campagne !

On souffre pour être à la campagne, comme on souffre, parfois, pour être beau.

Enfin, il y faut manger et boire ; la belle nature n'en dispense point. Aussi maman, qui est allée là pour se reposer des travaux de la semaine, doit-elle, dès l'arrivée, pourvoir à la nourriture de ses gens. Elle allume le feu pour préparer le dîner. Le bois n'est pas sec, la cheminée ne tire pas, la fumée se répand partout ; on ouvre toutes grandes portes et fenêtres. Pas de soufflet ; la pauvre femme, agenouillée devant le foyer, souffle, tousse et s'essuie les yeux. Et après avoir sué sang et eau, elle sert enfin un dîner, moitié chaud, moitié froid, arrosé d'un vin tiède.

La digestion se fait mal, on s'endort lourdement sous un arbre, et l'on se réveille piqué par les moustiques, les taons et autres insectes. On se gratte des pieds à la tête ; on bâille à se décrocher la mâchoire et néanmoins l'on s'éerie en s'étirant : « Quel beau temps ! que les Alpes sont belles ! »

Puis vient l'heure du second repas, pour lequel maman est de nouveau mise à contribution. Après avoir pris une tasse de thé ou de café au lait, on s'aperçoit que l'heure s'avance, que le soleil va se cacher derrière les monts. Il faut songer au départ. Maman lave et serre à la hâte la vaisselle, refait un peu sa toilette et rentre en ville avec la famille sans avoir joui en quoi que ce soit des beautés champêtres, sans avoir eu le temps de donner un coup d'œil au paysage.

C'est égal, le lendemain, tous parleront de cette journée comme d'une journée délicieuse, enchantresse ; ils en parleront surtout à ceux qui ne possèdent pas de cottage, — affaire de charité chrétienne. — C'est si agréable d'avoir un chez-soi à distance de la ville, d'être propriétaire à la campagne !... Il y en a tant qui ne le sont pas.

L. M.

LA QUITTANCE DE LOYER.

IX

Dans son trouble, elle avait oublié de pousser la porte ; s'étant ravisée soudain, elle la ferma et, offrant sa chaise à son infortuné voisin, elle ajouta :

— Aussi, monsieur, pouvais-je supposer que vous alliez vous montrer si bon pour moi ?... pour moi qui n'ai aucun titre à votre obligeance ?...

Edmond la regarda tendrement et s'approcha d'elle.

— Vous croyez, mademoiselle ?... dit-il.

— Mais enfin, monsieur, fit Mlle Rose en écartant les

mains avec une ingénuité charmante, je ne suis qu'une pauvre petite ouvrière...

— Qui fait de bien jolis chapeaux, ajouta Edmond en paraissant oublier, auprès de la jeune fille, la colère de tante Amélie.

Mlle Rose secoua la tête en signe de dénégation et dit :

— Tandis que vous ?...

— Moi, je suis un pauvre employé, qui fait de bien vilaines additions.

Il y eut un moment de silence, après lequel la jeune modiste reprit :

— Et que faire, à présent ?... Car je suis sûre que votre tante ne voudra plus me garder ici... Je vais recevoir mon congé !... Ah ! dit mademoiselle Rose, en essuyant une larme qui perlait sur sa joue, vous voyez bien qu'en vous montrant trop bon pour moi, vous avez fait mon malheur...

Edmond, se sentant touché de l'émotion avec laquelle la jeune fille prononçait ces paroles, lui prit la main et la porta doucement à ses lèvres.

— Voyons, mademoiselle, essuyez ces beaux yeux, lui dit-il. Peut-être trouverons-nous un moyen de tout arranger.

— Comment voulez-vous ?...

— Si nous allions voir ma tante... tous les deux ?

— Y aller ensemble ?... Mais y pensez-vous ?... Elle me chassera !...

— Elle vous inspire donc tant de frayeur ?

— Enfin, monsieur, reprit Mlle Rose en pelotonnant son mouchoir pour se le passer sur les yeux, comment voulez-vous qu'après ce qui est arrivé j'aille revoir votre tante ? Elle supposera tout de suite... une foule de vilaines choses... Vous pensez bien qu'elle ne croira jamais qu'un jeune homme s'intéresse... sans motif à une pauvre fille...

— Pourquoi cela ?

— Parce que... parce que... répondit Mlle Rose, si cette pauvre fille était riche... ou qu'elle ne fit pas de chapeaux... Oh ! ce serait bien différent... Et alors...

— Alors... quoi ?

La jeune modiste regarda Edmond, sourit et, baissant les yeux, ajouta :

— Mais comme c'est impossible... il vaut mieux ne pas y songer... Allez, reprit-elle résolument après un silence... laissez-moi, monsieur... ne pensez plus à moi... Je vais chercher une autre chambre et je quitterai la maison...

Mlle Rose se voila de nouveau la face et éclata en sanglots.

— Eh bien, mademoiselle, reprit aussitôt Edmond, à qui les larmes de la jeune fille semblaient donner une énergie extraordinaire, c'est moi qui vais aller la trouver, ma tante, et qui lui dirai : « Ma bonne tante, vous vous êtes mise en colère, hier, bien inutilement... J'aime Mlle Rose et je viens vous demander la permission de l'épouser... »

— Vous allez lui dire cela, à votre tante ?

— Oui, mademoiselle ! et si elle refuse, je lui dirai...

— Oui, que lui direz-vous ? fit la jeune fille haletante.

— Que vous quitterez la maison... et que moi, de mon côté... je ferai des bêtises !...

Là-dessus, Edmond rouvrit la porte, entraîna par la main Mlle Rose et, rentrant chez lui, pénétra dans la chambre de tante Amélie, en tirant à sa suite la jeune fille toute rougissante...

A la vue de ce spectacle, tante Amélie resta stupéfaite.

— Qu'est-ce que c'est, mon neveu ?... Que signifient ces manières !

— Elles signifient, répondit Edmond tout essoufflé,